

LES MERINA ET LEURS TOMBEAUX

Maurice BLOCH, « *Placing the dead. Tombs, Ancestral villages and kinship organization in Madagascar.* »

[« *Mettre les morts en place. Tombeaux, villages ancestraux et organisation de la parenté à Madagascar.* »]

London & New York, Seminar Press, 1971, X + 241 p., glossaire, bibliogr., index illustr., 18 × 23,5 cm - L. st. 3,50.

Il y a toujours un thème privilégié pour aborder l'étude d'un peuple, thème qui donne la clef de sa culture et de sa mentalité. Pour les populations malgaches, ces thèmes sont aussi variés qu'ils le seraient pour les populations européennes : la pirogue à voile et à balancier pour les Vezo, le bœuf pour les Bara ou les Tsimihety, l'amour pour les Tankarana...

Pour les Merina, la clef principale est indubitablement la tombe, et c'est fort judicieusement que le sociologue britannique Maurice Bloch a intitulé son étude récente : « *Placing the dead* » (Mettre les morts en place) et qu'il a utilisé ce fil directeur.

Sagement et modestement, il ne manque pas d'indiquer soigneusement les limites de validité de ses conclusions : les *andriana* et les *hova* d'Ambatomanoina, c'est-à-dire de la région nord-est de l'Imerina. Il exclut ainsi de son étude la fraction de la population dont les ancêtres étaient, il y a plus de 75 ans, de caste servile et dont les règles sociologiques — matrimoniales en particulier — sont autres. Mais il est certain que les résultats auxquels son enquête l'amène sont très largement valables pour d'autres régions d'Imerina et même pour une grande fraction de la population de Tananarive qui, étant urbanisée, suit évidemment des règles quelque peu différentes de celles qu'il expose.

Ayant, comme il l'a publié précédemment (*Civilisation Malgache*, 2, pp. 59-68, Tananarive, 1968) pratiqué la méthode d'investigation ethnologique normale depuis Malinovski, « l'observation participante », Bloch a longtemps vécu sur le terrain, a assisté à la vie quotidienne, aux festivités solennelles, aux réunions familiales exceptionnelles, et a su, en ethnologue, en extraire les faits principaux, les traits pertinents et en dégager la signification sociologique.

Pas à pas, sans lenteur ni redites, en style clair, sans jargon (sauf le mot *dême* (emprunté à Murdoch) p. 46 et suivantes), son exposé avance et se répartit en trois parties principales : l'arrière-plan de la société merina rurale, les liens avec la terre des ancêtres, la rupture de ces liens ; autrement dit, comment la société est censée fonctionner, comment elle fonctionne réellement et quelles sont les adaptations d'un ordre à l'autre.

Esprit dialectique, Bloch expose volontiers (ex. p. 30) par opposition et par contraste : le présent par contraste avec le passé, l'aspect traditionnel par contraste avec l'aspect moderne ou moderniste, ce qui serait « malgache » par opposition à ce qui serait « blanc » (*vazaha*), etc., et l'on voit ainsi présenter avec un bon relief le pays, la population, un raccourci de l'histoire contemporaine avec l'influence des missions chrétiennes, la conquête française, puis l'indépendance. Ce sont ensuite des notions plus sociologiques qui sont démolées habilement : les groupements et les catégories sociales, les concepts de « parents (*havana*) », de « famille (*fianakaviana*) », centrée à la fois sur les ancêtres et sur l'*ego* (p. 62). Puis l'organisation sociale du district d'Ambatomanoïna, avec l'histoire et le processus du peuplement, la distinction entre les hameaux de regroupement et l'essaimage familial et les diverses combinaisons de liens sociaux : parenté, alliance, entraide, voisinage et leurs interférences.

L'exiguïté (relative) des bonnes terres cultivables en riz et le désir de ne pas voir ces terres appartenir à des « étrangers » ont amené la société merina à pratiquer une endogamie assez étroite qui admet non seulement le mariage préférentiel des cousins croisés mais aussi celui des cousins parallèles patrilatéraux. Après quelques générations, les unions endogamiques font que tous les descendants de deux familles sont plus ou moins cousins. Mais la fiction reconnue de l'asymétrie entre les deux types de cousins parallèles et le lien considéré comme privilégié avec la mère — qui rend incestueux tout mariage de cousins parallèles matrilatéraux — ne manque pas de susciter un sourd remords que trahit la crainte des sorciers (*mpamosavy* et non *mamonsavy*, p. 67 et *passim*). Celle-ci obscurcit les rapports familiaux, surtout avec les parents (*havana*) « car la croyance en la sorcellerie fait aussi partie du système traditionnel dont elle est comme l'image inversée dans un miroir » (p. 66).

L'enracinement d'un membre de la société merina, quel que soit le lieu où il peut présentement se trouver dans l'île, s'exprime toujours par l'énoncé d'un village d'origine (*tanindrazana*) où, en principe, se dresse le tombeau familial monumental (p. 111). « La référence à un *tanin-drazana* est donc une façon d'utiliser l'organisation territoriale de jadis comme moyen de classer les personnes avec lesquelles on entre en contact » (p. 108) car chaque Merina a en tête une carte théorique des clans et sous-clans de l'ancien royaume par villages (p. 107) qui lui permet de situer chacun socialement d'après son village d'origine et de connaître les rangs respectifs des uns et des autres entre eux et par rapport à soi.

Comme, en effet, la société merina est bilatérale sur le plan de la parenté et que, sur le plan patrimonial, elle donne presque autant de droits aux femmes qu'aux hommes, il est toujours loisible à quiconque d'affirmer sa filiation aussi bien par la lignée maternelle que par la lignée

paternelle. De plus, dans une société pratiquant l'endogamie restreinte, de telles distinctions n'ont que peu de sens. En fait, on exprime sa préférence en se réclamant du tombeau dans lequel on voudra être placé après sa mort. Ce choix, totalement libre, imprescriptible en principe, se trouve exercé presque dès le mariage de chaque individu, une fois pour toutes, par l'adhésion (pécuniaire) à un groupe, parfois fort dispersé géographiquement, qui prend collectivement en charge, sinon la construction, au moins l'entretien de la sépulture monumentale et des cérémonies fort coûteuses dont elle est périodiquement le centre.

Et l'Auteur décrit de façon excellente les funérailles et les quatre sortes de « *famadihana*, retournement » des ancêtres, soit transfert de restes mortels des membres du groupe décédés au loin, soit exhumation sur place des morts récents (que l'on redoute) mais que la cérémonie, toujours dramatique pour certains assistants, purge en quelque sorte de la frayeur qu'ils inspiraient et les fait passer au rang d'ancêtres inoffensifs que l'on chahute, et qui, avec les deuils plus récents, sont refoulés progressivement au rang de « choses, *zavatra* », vénérables, mais dont on s'occupe de moins en moins.

*
**

Le seul point important sur lequel je ne sois pas d'accord avec Bloch est son affirmation (p. 147) : « Il vient aussi à l'esprit de comparer [les *famadihana*] avec des cérémonies du culte des ancêtres, comme des sacrifices. Ce serait [...] une erreur car le *Famadihana* n'est pas une cérémonie régulière ayant trait avec « une participation active des morts aux affaires du monde » (J. Goody, *Death, Property and Ancestors*, 1962; p. 379) affirmation reprise p. 162 : « Un *famadihana* n'est pas censé apporter des bienfaits particuliers aux vivants, comme de les protéger des maladies. »

A mon sens, le *famadihana* est bien, chez les Merina, ce qui reste du culte des ancêtres (sans parler, chez les ruraux surtout, du coin des ancêtres, du « coin des prières » (*zozo firarazana*) où sont suspendues les prémices, etc.). Il est accompli pour toutes sortes de raisons pratiques et sociologiques, mais aussi pour des raisons psychologiques, disons même religieuses puisqu'il s'y trouve des éléments du culte. C'est ce qui ressort du texte même de M. Bloch : « Les *famadihana* sont organisés pour rendre les morts heureux » (p. 162). De plus, « Il [le chef de famille qui a organisé le *famadihana*] entre dans le tombeau et dans l'embrasure de la porte demande la bénédiction des morts par une prière rituelle. Il asperge alors les squelettes avec un mélange de liquide [plus ou moins magique] et de rhum en geste d'offrande. On dit que le liquide est une protection pour les vivants et un don pour les morts » (p. 155).

Il est certain, pour moi, que beaucoup de ceux qui font les énormes dépenses que représente un *famadihana* le font pour deux raisons : tout d'abord, par crainte diffuse du *tsiny* [« approximativement : culpabilité », p. 163], disons de la vindicte que ne manqueraient pas d'exercer contre eux, pensent-ils, les morts qu'ils « abandonneraient » dans des sépultures temporaires au loin ou qui ne recevraient pas, comme les autres défunts, les honneurs d'un transfert ou d'un retournement dispendieux. La jalousie,

justement soulignée, est assez forte parmi les vivants pour que ceux-ci prêtent ce même sentiment aux morts. D'autre part, les acteurs et ceux qui contribuent financièrement à un *famadihana* souhaitent, et le disent ouvertement, obtenir des bénédictions : enfants, richesses, promotions, décorations, etc., et l'on cite de nombreux cas de telles bénédictions. Mais c'est aussi, en quelque sorte, pour donner une valeur surnaturelle à ces réussites matérielles, censées envoyées par les ancêtres et qui ne peuvent plus, de ce fait, susciter la jalousie de l'entourage, ce qui ne manquerait pas, si elles n'étaient attribuables qu'au savoir-faire ou aux talents des heureux bénéficiaires, « car les dépenses faites dans le *tanin-drazana* [terre ancestrale, spécialement celle où le tombeau est construit] sont de *bonnes* dépenses et ne peuvent par conséquent être motif d'envie ou de sorcellerie » (p. 131).

*
* * *

Aussi grand que soit l'amour du tombeau ancestral, la vie amène normalement à en vivre éloigné, au milieu de gens qui, bien que n'étant pas de vrais parents, n'en sont pas moins des voisins complaisants, compatissants, que l'on assimile à des parents (*havana mifankatia*). Aussi est-il normal que ces liens de voisinage se renforcent par des mariages et que, si l'endogamie de caste reste forte, l'endogamie de clan ou de sous-clan ne puisse toujours prévaloir et que de nouveaux groupes quelque peu hétérogènes se constituent qui tissent des liens d'alliance puis de parenté entre les membres des nouvelles générations.

Du même élan, et sous la poussée des jeunes qui finissent par laisser perdre les liens réels avec les anciens tombeaux, de nouvelles sépultures sont érigées, qui manifestent l'expansion des familles, sans que théoriquement mais de façon improbable, les liens avec les anciens *tanin-drazana* soient oubliés ou reniés.

Et c'est la victoire de la vie sur la mort, malgré son omniprésence, qui est affirmée par les mariages décrits minutieusement dans l'avant-dernier chapitre, avec les visites, les dots, les cérémonies et les réseaux nouveaux qui transforment les groupes voisins en groupes alliés puis, après une génération, en groupes apparentés. C'est par eux que l'ancienne société se disloque et se modifie et que la société en train de se faire s'adapte aux temps et circonstances nouveaux.

Le dernier chapitre, très court : « Changement social et concept de la personne » insiste sur le fait que tout ce qui a été décrit et expliqué ne l'a été que d'un point de vue sociologique mais que cet aspect devrait être complété par une vue philosophique qui lierait le changement social à la place de l'homme. D'après les traductions des termes impliqués : *ambiroa*, *fanahy*, *avelo*, traduits uniformément par « âme », il est évident que l'auteur, sur un sujet aussi délicat, devra reprendre ses études de terrain et démêler les nuances de ces termes, flous et embarrassants. On peut supposer que sa démarche méthodologique et sa pénétration lui permettront d'aboutir, car cet ouvrage, « *Placing the dead* » est à ma connaissance le premier qui traite de façon claire, méthodique et complète de la socio-

logie rurale merina. Pour ma part, j'attendrais avec beaucoup plus d'impatience et d'intérêt ce que Maurice Bloch pourrait dire d'équivalent à ce qu'il vient d'exposer sur les « hova », à propos des « mainty », c'est-à-dire la couche de population d'extraction servile qui, démographiquement, a au moins autant d'importance que les autres catégories sociales, « même si leur situation actuelle est difficile à deviner » (p. 71).

Cette brève récénsion rend très insuffisamment compte de la richesse et de la valeur de cet ouvrage dont, personnellement, je souhaite une très prochaine traduction française pour en élargir l'audience.

Louis MOLET.

Bureau d'histoire et de Philologie religieuses
RUF - 083 - 45 - 08

Louis MOLET

Les Merina et leurs tombeaux

11 JAN. 1973

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE - PARIS

O.E.S.T.O.M.

Collection de Référence

n° - 5837 *9de*